

I saw three ships

(Le miracle de Noël)

Elizabeth Goudge

Traduction par Didier Radenac en mars 2007

Tous mes remerciements à Nicole, ma femme, pour son soutien efficace lors des moments difficiles de la traduction, sa patience pour la relecture et tout le bonheur partagé à lire ensemble les écrits d'Elizabeth Goudge.

Chapitre 1

"Mais, ma tante, nous le passons toujours à la maison," dit Polly. "Voyons, ma chérie," dit tante Dorcas, "chez toi, vous aviez un homme à la maison." "Mais nous avons gardé le "Chapeau" dans l'entrée," dit Polly. "Ma chérie", dit tante Dorcas, "ce n'est pas une protection suffisante." Tante Constance ne disait rien, mais soupirait et se tamponnait les yeux avec son fin mouchoir de lin blanc. Cela se terminait presque toujours de la même manière. Polly disait qu'ils devaient passer Noël à la maison, tante Dorcas disait qu'ils ne le pouvaient pas sans un homme à la maison, tante Constance se tamponnait les yeux en se souvenant du propriétaire du "Chapeau" et Polly finissait par se taire. Mais Polly décida qu'au lieu de se laisser faire et de sortir sans rien dire comme d'habitude, cette fois-ci, elle allait discuter jusqu'au bout. "Dans toute la région," dit Polly, "il n'y a pas une seule ferme qui ferme ses portes à clé jour et nuit pendant la période de Noël. Dans notre ferme, Papa et Maman offraient l'hospitalité à tous ceux qui se présentaient. Le jour, la cuisine était remplie de gens affamés qui mangeaient à leur faim et la nuit les anges allaient et venaient dans l'escalier." "Ils entraient chez vous !" dit Constance. "Oui," dit Polly, "je les entendais. Enfin, pas le bruit de leurs pas, parce qu'ils sont trop légers, mais j'entendais leurs plumes effleurer les boiseries du toit." "Des moineaux sur le toit," dit Dorcas. "Bon, maintenant, écoute ma chérie, la ferme de ton papa se trouvait dans un endroit calme et paisible mais dans un port comme ici, au moment des vacances, il y a un grand nombre de personnes indésirables. Comme je te l'ai déjà dit, mon enfant, la seule protection masculine que nous ayons dans cette maison est le chapeau de ton pauvre grand-père accroché dans l'entrée." Constance essuya une larme au coin de son œil gauche en pensant à son père décédé depuis quarante ans, à son frère aîné et à sa femme morts trois mois plus tôt. C'était le premier Noël de leur petite nièce sans eux. Polly ne pleura pas. Son père, sa mère et la ferme lui manquaient mais elle était heureuse de vivre avec ses deux tantes plus âgées. Elle les aimait et quoiqu'elles en disent, d'une manière ou d'une autre, elle arrivait toujours à ses fins. Cette fois-ci, elle avait l'intention d'avoir le dernier mot. "Les rois mages pourront venir," dit-elle, je les ai toujours attendus mais ils ne sont jamais venus chez nous. Je suppose que nous étions trop loin à l'intérieur des terres. Ici, ils pourront venir. Vous ne voudriez pas que les rois mages se heurtent à une porte fermée à clé, n'est-ce pas ?" "ne dis pas de bêtises, mon enfant" dit Dorcas impatientement. "les Rois Mages n'existent pas. Je n'ai jamais rencontré un homme digne de confiance." L'impatience de Dorcas était justifiée par son passé douloureux. Son père, le docteur, bien qu'il fût apprécié dans toute la ville, s'était comporté comme un joyeux luron et comme un joueur invétéré. Lorsqu'il mourut, il leur laissa tellement peu d'argent, qu'elle et Constance durent quitter leur élégante maison de "Prospect Street" et s'installer à "Holly Cottage" dans Fish Street juste au-dessus du port. Leur frère aîné Roger, le père de Polly, les avait déshonorées en quittant la région, pour acheter une ferme et s'adonner à une passion jusqu'ici insoupçonnée, l'élevage des cochons. Leur second frère Tom, lui aussi plus âgé qu'elles, devint aussi sauvage qu'un garçon qui a parcouru les mers durant son enfance et elles n'en entendirent plus parler. Dorcas l'aimait beaucoup et pensait encore à lui ardemment. Constance y pensait rarement, mais toutes les deux soupiraient avec exaspération à chaque fois qu'elles pensaient chacune de leur côté à leurs frères. Dans la famille Flowerdew (fleur de rosée), la sagesse n'avait existé que dans la branche féminine. "Les rois mages pourront venir ici," dit Polly. "Pourquoi pas ? Susan, à la confiserie, me disait que le Christ lui-même est venu dans les contrées de l'Ouest quand il était petit garçon." "c'est seulement une légende, ma chérie" dit Dorcas. "Qu'est-ce que

c'est une légende, ma tante ?" demanda Polly. "Une histoire dont la vérité n'a pas été prouvée," dit Dorcas. "Tu ne peux pas prouver Dieu non plus," dit Polly. "Dans quel endroit a-t-il débarqué, tante Constance ?""Voyons ma chérie," s'exclama Constance embarrassée. "Il est peut-être venu ici," dit Polly. "Je pense qu'il est arrivé au port au moment où les coqs se sont mis à chanter. Ensuite, il a parcouru les ruelles de notre ville de bon matin et toutes les portes étaient fermées à clé et personne n'a sonné les cloches. Vous ne voulez pas que ça se passe comme ça, n'est-ce pas ?" Ses tantes se regardèrent, Dorcas ajustant ses lunettes et Constance les remontant machinalement sur son front. Même après trois mois passés avec elle, parfois, elles ne savaient pas comment s'y prendre avec leur nièce. Elles souffraient du sentiment d'être trop vieilles pour s'occuper d'elle. Découragée, elle s'assit sagement en regardant les longues jupes démodées de ses tantes, mais ses yeux de biche brillaient dans son joli visage doré en forme de cœur et une fossette se dessinait à côté de sa bouche. Soudain, elle attrapa le chat et bondit brusquement hors de la pièce en courant. Attrapant au vol son manteau rouge sur la patère dans l'entrée, elle sortit par la porte qui donnait dans le jardin. Celui-ci séparait le cottage de la rue pavée qui descendait en pente raide jusqu'au port et à la mer. Regardant avec inquiétude au travers des rideaux, ses tantes la virent assise sur le muret baignant dans la lumière du soleil d'hiver. Elle chantait en s'adressant au chat, et les mots de sa chanson arrivaient par la fenêtre du salon dont tante Dorcas autorisait une ouverture minuscule uniquement les jours de grande chaleur.

*J'ai vu trois bateaux, arrivés en naviguant,
un jour de Noël, un jour de Noël,
J'ai vu trois bateaux, arrivés en naviguant,
un matin de Noël.*

Ma chère, dit Constance à Dorcas d'une voix tremblotante, cette nuit, nous devrions fermer le verrou du haut. Elle ne pourra pas l'atteindre. Ma chère, dit Dorcas à Constance, elle pourrait quand même trouver un moyen pour l'atteindre. Nous devrions plutôt emporter la clé avec nous.

*Et qu'y avait-il dans ces trois bateaux,
ce jour de Noël, ce jour de Noël ?
Et qu'y avait-il dans ces trois bateaux,
ce matin de Noël ?*

Polly ne resta pas assise bien longtemps sur le muret. Elle se mit à danser sur le carré de pelouse, en tenant le chat à bout de bras. Elle chantait et elle dansait en même temps. Elle paraissait aussi légère qu'un duvet de chardon et elle s'appliquait à suivre parfaitement la cadence d'un vieil air traditionnel. Les vieilles dames furent éblouies et troublées en regardant l'enfant danser dans la lumière étincelante du soleil de cette veille de Noël printanière. Dorcas se mit à fredonner l'air, en inclinant la tête et en tapant légèrement du

pied. Constance prit conscience du son des cloches, de la foule des enfants cabriolant, des hommes et des femmes tapant dans leurs mains. Avant de savoir ce qu'elles faisaient, elles se mirent elles aussi à chanter et Constance tapait dans ses mains.

*La Vierge Marie et le Christ sont ici,
ce jour de Noël, ce jour de Noël,
La vierge Marie et le Christ sont ici,
ce matin de Noël.*

"Constance, est ce que tu te rends compte de ce que tu fais avec tes mains, demanda Dorcas avec sévérité." "Ton pied, Dorcas," dit Constance avec un léger reproche. "Sais-tu que tu es en train de chanter ? " "Mais non, je ne chantais pas," dit Dorcas. "Où est cet enfant ?" Le chant s'était arrêté. La rue et le jardin étaient déserts. "Disparue", dit Constance. "Je lui ai dit qu'elle devait m'aider à nettoyer les casseroles ce matin, si tu t'en souviens," dit Dorcas. "Dès qu'elle sera rentrée, elle sera punie, veille de Noël ou non. Au lit sans manger. " "Non, Constance, pas toi, j'irai la chercher. L'argenterie est sur la table. Commence à la nettoyer, mon amie. " Enlevant sa jupe usée avec grâce, Dorcas disparue de la pièce avec élégance pour mettre son manteau et son bonnet. Constance s'assit en soupirant à la table devant l'argenterie... Dorcas se gardait toujours les tâches les plus intéressantes.

Chapitre 2

Au fond de son cœur, Constance détestait comme Polly le récurage, l'astiquage, l'époussetage et le balayage qui constituaient toute leur vie à Holly Cottage Et cela aussi loin qu'elle s'en souvienne car depuis que leur père était mort, elles étaient trop pauvres pour avoir une femme de ménage. Dorcas était une femme d'intérieur pointilleuse. Elle éprouvait du plaisir et de la plénitude à passer sa vie à s'occuper de la batterie de cuisine en cuivre, de l'argenterie, de leur porcelaine de chine, de leurs lingeeries, de leurs meubles et de la petite maison où elles vivaient toutes les deux. Mais Constance, bien qu'elle ne le montra jamais, était parfois follement impatiente. Elle désirait ardemment que quelque chose vienne bouleverser leur vie bien rangée. Parfois, elle songeait que ce serait excitant si son frère Tom revenait brusquement à la maison et bouleversait les habitudes de toute la maison, de la cave au grenier. A présent, elle se disait que ce serait agréable si, demain matin, en regardant par sa fenêtre, elle pouvait voir les trois bateaux Elle astiqua une magnifique cuillère "queue de rat" et remarqua la lumière du soleil qui se reflétait dans la bassine. Elle se leva, traîna la table près de la fenêtre, écarta les rideaux en drap, ouvrit brusquement la fenêtre en grand et s'assit le cœur battant, car toute la rue ensoleillée s'offrait à son regard. N'importe qui passant dans la rue pourrait la voir astiquer son argenterie. Que dirait Dorcas ? Dorcas qui depuis quarante ans avait gardé les rideaux si fermés que personne n'avait été capable de surprendre les demoiselles "Flowerdew" en train de faire leur propre ménage car elles étaient trop pauvres pour avoir une domestique Et maintenant, Constance se donnait en spectacle en astiquant l'argenterie près de la fenêtre ouverte, chantant aussi gaiement qu'une bohémienne sur le seuil de sa roulotte.

*Où naviguent ces trois bateaux,
le jour de Noël, le jour de Noël ?
Où naviguent ces trois bateaux,
au matin de Noël ?*

Le soleil chauffant sur son visage, astiquant une magnifique poivrière ancienne, elle ne regardait plus dans la rue. La brise fraîche venant de la mer faisait bouger doucement les boucles blondes argentées qui s'échappaient de son bonnet en coton. "Si vous me le demandez, madame", dit une voix, "Bethlehem". Constance réprima un petit cri et laissa tomber la poivrière. L'espèce de marin qui était confortablement accoudé sur le muret du jardin, à seulement quelques mètres d'elle, entonna de sa belle voix de baryton.

*Ils arrivèrent à Bethlehem,
le jour de Noël, le jour de Noël
Ils arrivèrent à Bethlehem,
au matin de Noël*

La musique s'empara de ses pieds et en se redressant, il commença à danser la gigue qui se serait transformée en matelote si un magnifique pot à lait argenté en forme de cygne n'avait attiré son attention. C'est une chose ravissante, s'exclama-t-il en s'appuyant à

nouveau sur le muret. Ses yeux sombres étincelaient. Le cœur de Constance se mit à battre plus vite et, sachant à peine ce qu'elle faisait, elle déplaça sa main pour dissimuler la précieuse boîte de cuillère. Au même moment, le soleil fit étinceler la bague en diamant de sa mère qu'elle avait glissé à l'annulaire de sa main droite. Elle ne l'avait pas porté depuis des années mais ce matin, parce que c'était la veille de Noël et aussi parce que Polly avait regardé dans sa boîte à bijoux et admiré toutes les jolies choses qu'elle mettait si rarement (Dorcas n'aimait pas les bijoux) elle l'avait mis d'un cœur léger. De temps à autre, depuis l'arrivée de Polly, elle avait quelques instants de folie. Mais voici encore un bel objet, murmura l'espèce de marin. Des diamants autour d'une perle, en se penchant un peu plus sur le muret. Il portait des boucles d'oreille en or. Il avait bonne mine avec son teint halé, aussi buriné que s'il avait été sculpté dans un morceau de vieux bois, des lignes profondes tracées au hasard dans sa peau. Néanmoins, c'était un visage attirant et quelque chose disait à Constance, "c'est un roi mage" Les boucles d'oreille et la coupe de son vêtement lui avaient fait penser à un marin, car il n'était pas habillé comme tout le monde. Il portait un élégant manteau vert bouteille avec des boutons en cuivre et un gilet brodé avec des œillets rouges vifs. Il portait son bicorne sous son bras et le soleil se reflétait sur sa perruque blanche. Constance souhaita que le "Chapeau" soit bien en vue. Quelle bonne idée de l'avoir accroché dans l'entrée ! Elle se redressa, ôta sa main de la boîte à cuillères, attrapa son chiffon et se mit à astiquer. Elle s'amusait et se sentait maintenant rassurée. "Je pense qu'en cette veille de Noël n'importe quelle ville pourrait s'appeler Bethlehem, n'est-ce pas ?" dit l'homme. Constance renchérit : "vous voulez dire qu'en ce jour de Noël, tout autour de la terre, chaque ville est dans l'attente du chant matinal des cloches ?" "Pas tout à fait dans le monde entier, madame," dit-il, "quoique ce soit écrit dans la chanson." On ne peut pas se fier à des chansons pour être rigoureusement exact. J'ai parcouru le monde et j'ai rarement entendu les cloches. C'est une des raisons pour lesquelles je suis revenu. Oh, quelle jolie chose, madame, que ce sucrier ! Y a-t-il des feuilles de lierre gravées sur le dessus ?" A cet instant, il était tellement penché sur le muret que l'odeur masculine de bière et de tabac arriva jusqu'à elle et elle eut un mouvement de recul. "Des feuilles de vigne," répondit-elle faiblement et elle fit passer le sucrier à l'autre bout de la table. Il s'aperçut qu'il l'avait indisposé et se recula. "Bonne journée, madame," dit-il en s'inclinant vers elle, puis il remit son chapeau et descendit la rue en flânant et en chantant gaiement comme un pinson.

*Et toutes les cloches de la terre sonneront,
le jour de Noël, le jour de Noël,
Et toutes les cloches de la terre sonneront,
le matin de Noël*

Chapitre 3

Polly, sachant que Tante Dorcas se mettrait rapidement à sa recherche, descendit "Fish street" à toute allure, le chat Tibby sous son bras, et courut le long de la digue jusqu'à ce qu'elle atteigne l'escalier qui menait des grands rochers à la plage. A marée basse, ils étaient à découvert et offraient un refuge sûr contre Tante Dorcas, car les marches recouvertes d'algues étaient si glissantes que seuls les marins, les enfants, les chiens et le français bizarre pourraient oser les descendre. Polly fut en bas en un clin d'œil. Elle se fraya un chemin parmi les rochers jusqu'à sa cachette favorite située à côté de la mare aux anémones. La mer était dorée et les magnifiques anémones rouges étaient aussi belles que des fleurs de printemps. Elle serra Tibby dans ses bras, sous son manteau, et commença à chanter doucement, en le berçant.

*Et tous les anges au paradis chantèrent,
le jour de Noël, le jour de Noël,
Et tous les anges au paradis chantèrent,
le matin de Noël*

"Ce n'est pas un temps de saison," dit une voix. "Puis-je caresser le petit chat, Mlle Polly ? Ste Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pêcheurs." Polly ne fut pas effrayée par cette voix grave qui troublait soudain sa tranquillité, ni par le brusque changement de sujet, ni par ce Français qui était son ami. Elle était habituée à ses soudaines apparitions, à son amour pour les chats et à ses prières. Quand il n'était pas agenouillé dans la vieille église du port, récitant des prières en latin de sa haute voix fêlée, égrenant son chapelet devant des bons protestants scandalisés, allant et venant pour astiquer les cuivres et chassant la poussière des coussins, il parcourait à grandes enjambées les rues escarpées de la petite ville, suivi par tous les chats du voisinage qui ne l'adoraient pas uniquement à cause des têtes de poissons qu'il conservait enveloppées dans du papier journal au fond de ses poches mais aussi parce qu'ils reconnaissaient en lui un certain savoir-vivre. Polly ouvrit son manteau et Tibby bondit dans les bras du français. Elle lui fit une place à côté d'elle. Elle l'aimait tendrement et ne comprenait pas pourquoi les gens le traitaient de fou. Au contraire, elle le considérait comme un homme plein de sagesse. Une nuit, elle avait entendu ses tantes parler de lui. Elle avait appris qu'il avait fui Paris au plus fort de quelque chose qui s'appelait "La terreur". Sa femme et son jeune fils avaient été assassinés dans la cachette où il les avait mis en sûreté. Elle en avait vaguement compris la signification mais elle en avait été désolée. A ce souvenir, elle se rapprocha de lui. Ils restèrent là assis comme deux amis à contempler les reflets du soleil sur la mer "Je ne pense pas que ce temps ne soit pas de saison," dit Polly. "A Noël nous aurons sûrement un temps de printemps. Ce serait bien si les trois bateaux pouvaient voguer sur une mer calme. Marie et son petit garçon auraient bien chaud à bord, n'est-ce pas ?" Elle fut étonnée de sa réaction. Il lui lança subitement un regard avec des yeux prêts à lui sortir de la tête. "Marie et son petit garçon," s'exclama-t-il violemment. "Pourquoi faut-il que je sois parti sans avoir vérifié de mes propres yeux ce qu'ils m'avaient dit ?" Polly pensa qu'il valait mieux changer de sujet. "J'ai accroché mon bas," dit-elle. "J'ai écrit ce que je voulais et j'ai mis le bout de papier à côté de la cheminée comme Tante Constance me l'avait dit." Il se reprit immédiatement. "Et que désirez-vous avoir dans votre bas,

mademoiselle ?" demanda-t-il gentiment. Polly compta sur ses doigts. "Une souris en sucre, un ruban rouge pour mes cheveux, une pomme et trois noix dorées, une poupée, un coquillage où on entend la mer, une pelote à épingles, un collier de perles. Enfin, j'aimerais avoir des perles mais je sais que je ne les aurais pas parce que Tante Dorcas n'aime pas les bijoux. "Et pourquoi votre bonne tante n'aime pas les bijoux," demanda le français sur un ton indigné. "Vanité des vanités, tout est vanité," dit Polly d'une voix nasillarde, en exécutant avec tant de sérieux une mimique malicieuse que cette fois-ci, c'est le Français qui changea du sujet. "Est-ce que je vous ai raconté que j'avais mis un nid de souris dans la plus belle perruque de mon grand-père, mademoiselle ?" demanda-t-il. "Je n'étais pas un gentil petit garçon, n'est-ce pas ? Mon pauvre grand-père était myope et quand il enfonça sa perruque sur sa tête ... Et alors ?" coupa Polly toute excitée. Est-ce que c'était de toutes petites souris ? Est-ce qu'elles poussaient des petits cris aigus ? Est-ce que votre grand-père s'est mis en colère ?" Durant quelques instants, ils partagèrent un moment de complicité et de bonheur intense. Au-dessus les mouettes tournaient en riant. Les anémones, au milieu des rochers, s'épalaient dans l'eau chauffée par le soleil comme des roses rouges d'un mois de juin précoce.

Chapitre 4

"Que ces enfants sont exaspérants !" se dit Dorcas en elle-même. Elle était déjà allée à la confiserie puis à la mercerie et elle n'avait pas trouvé trace de Polly. Maintenant, elle s'avavançait avec précaution le long de la digue. Elle serrait fermement son vieux manteau marron comme si le vent délicieusement doux du sud-ouest soufflait avec la violence d'un vent du nord-est. Son bonnet en castor sur la tête, regardant fixement droit devant elle, elle ressemblait à un hibou à l'abri de son vieil arbre creux. Pourtant, un léger sourire se dessinait sur son visage d'habitude si sévère. Sans se l'avouer, elle prenait du plaisir à rechercher cette vilaine Polly. L'odeur piquante et pénétrante des paquets d'algues luisantes éparpillés sur la plage à ses pieds l'enchantait. Le scintillement du soleil sur la mer lui redonnait du courage. Se retournant vers la petite ville, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la beauté de ses ruelles pavées et escarpées grimpant à l'assaut de la colline, ses vieux toits rouges désordonnés et les panaches de fumée sortant des cheminées pour se perdre dans le ciel d'azur. Demain ce serait Noël. N'avaient-elles rien oublié dans le bas de l'enfant ? Elle commença à les énumérer. Une souris en sucre, un ruban rouge pour ses cheveux, une pomme et trois noix dorées. (les enfants désiraient des choses si bizarres) une poupée, un coquillage où on entend la mer, une pelote à épingles. Oui c'était tout. Pas de perles, bien sûr. Elle ne voulait pas avoir sur la conscience d'avoir enseigné la vanité à un enfant. Mais pour compenser, elle avait ajouté de sa propre initiative une petite bourse en filet contenant six petites pièces. Où était-elle à présent ? elle avait atteint la fin de la jetée et ne l'avait pas trouvée. Elle s'arrêta un moment pour regarder les goélands dans le ciel et elle vit trois nuages dorés ressemblant à des bateaux poussés par la brise. Où était le temps où elle entendait Polly chanter la vieille chanson que leur mère leur avait appris lorsqu'elles étaient petites ? C'était Tom qui la chantait le mieux. Il avait une voix semblable à celle d'un merle. Où était-il maintenant ? Son esprit, qui s'était envolé, retomba un peu à la pensée du temps qui passe. Il marchait encore à quatre pattes que déjà il s'envolait vers d'autres horizons. Elle avait été jeune et maintenant elle était vieille. Elle n'avait pas vu les années passer. Une main se posa avec hardiesse sur son manteau et une voix grossière demanda une petite pièce pour acheter un morceau de pain. Surprise, elle fit volteface, en ajustant ses lunettes, pour dire son fait à ce vieux chiffonnier borgne et unijambiste. S'étant rapproché juste derrière elle, elle fut tellement effrayée qu'elle sentit un instant son cœur s'arrêter de battre. Autrefois, dans sa chambre, lorsqu'elle était enfant, elle se souvenait l'avoir entendu crier par les rues : chiffonnier ! chiffonnier ! Maintenant qu'elle était devenue vieille, il devait être incroyablement vieux. Un bref coup d'œil lui confirma son sentiment. Il était chauve comme un œuf. Son nez rouge surmonté d'un bouton, il lui lançait un regard perçant au travers de ses favoris et de sa grande barbe blanche en désordre. Quant au reste, c'était juste un chiffonnier. Lui restait-il quelques souvenirs ? Avait-il eu un jour une voix semblable à celle d'un merle ? Avait-il chanté la chanson des trois bateaux ? Elle sortit son vieux portemonnaie tout râpé et lui donna une pièce. "Peut-être une deuxième, madame," suggéra-t-il avec entrain ? Elle lui en donna une deuxième et à son grand étonnement, elle s'entendit dire : je vous connais depuis fort longtemps, chiffonnier. "Alors une troisième," dit-il ? Elle lui en donna une troisième. "Oui, dit-elle, nous commençons tous les deux à nous faire vieux. Je ne veux pas que vous souffriez de la faim en cette veille de Noël, ni de soif non plus. Après tout, c'est peut-être mon dernier Noël." Par le passé, il s'exprimait avec une grande joie de vivre. Elle se rappela qu'il avait toujours eu une âme joyeuse en dépit du fait qu'il était borgne et qu'il était unijambiste. "Chiffonnier, comment avez-vous perdu votre jambe ?"

demanda-t-elle brusquement. Elle fut étonnée que cette question ne lui soit jamais venue à l'esprit. "A la guerre," dit le chiffonnier. "J'étais jeune tambour, mais il y avait pire que moi et j'ai décidé de garder le sourire." "Vous avez appris la sagesse de bonne heure," dit Dorcas. "Eh oui," dit le vieux chiffonnier. Refermant sa main crochue sur ses richesses, il partit en se trainant entre deux vieilles maisons grises comme un lézard se fauflerait entre deux vieilles pierres grises. Dorcas se retourna et vit Polly, les joues toutes roses, courir vers elle en riant. Elle reprit son air sévère, sortant ses mains de son manteau, comme pour lui administrer une gifle. "Ah Ah Ah", disaient les mouettes en riant au-dessus de sa tête. Alors, Dorcas se pencha, ouvrit ses bras avec tendresse et Polly s'y jeta.

Chapitre 5

Polly ne fut pas envoyée au lit sans souper. Dorcas n'avait pas oublié la punition bien méritée mais elle se sentait curieusement détendue, bizarrement peu disposée à suivre le "chemin du devoir". Lorsque l'enfant fut monté se coucher, elle s'assit devant la cheminée et tout en remplissant le bas de Polly, elle dit à Constance : "J'espère que je ne suis pas en train de tomber malade !" "Te sens-tu fiévreuse ?" demanda Constance avec inquiétude. "Non, dit Dorcas, mais aujourd'hui c'est mercredi et je n'ai pas encore astiqué les meubles." "Tu dois être malade," dit Constance. "As-tu mal à la tête ?" "Non," dit Dorcas, "je ne me suis jamais sentie aussi bien de ma vie. Au fait, combien de bières peut-on acheter avec trois petites pièces de monnaie ?" Constance se pencha vers elle et lui prit le pouls. Il était parfaitement régulier. "Ce serait merveilleux si cela pouvait être vrai," dit Dorcas. "Qu'est ce qui pourrait être vrai, ma chérie ?" dit tendrement Constance. "Dans cette idée de ne pas fermer la porte à clé le soir de Noël." "Je ne veux pas le savoir," dit fermement Constance. "Je fermerai la porte de devant et la porte de derrière et je prendrai les clés avec moi. Ceci étant dit, je vais me coucher. Et tu devrais en faire autant, Dorcas." Elles remirent en forme les coussins du salon, nettochèrent la cheminée, fermèrent chaque fenêtre soigneusement et tirèrent tous les rideaux de manière à ce qu'aucun rayon de lune ne puisse passer au travers. Elles fermèrent à clé la porte du salon ainsi que les portes de la cuisine et de la salle à manger qui donnaient dans l'entrée. Si un cambrioleur s'introduisait à l'intérieur en cassant un carreau, il ne pourrait pas aller plus loin. Dans l'entrée, elles remontèrent l'horloge de grand-père, brossèrent le "Chapeau" et le remirent en place sur sa patère. Ensuite, elles poussèrent les verrous des portes de devant et de derrière, les fermèrent à clé et Constance mit les clés dans sa poche. Enfin, portant le bas de Polly et leurs bougies allumées, Dorcas en tête, elles gravirent lentement les marches. "Or, myrrhe et encens," dit Dorcas. "Leurs richesses, leurs prières et leurs morts. Trois beaux présents." Elles posèrent leurs bougies sur la petite table du palier et entrèrent sur la pointe des pieds dans la chambre de Polly. Il n'y avait pas de rideaux à la fenêtre. Le clair de lune inondait la pièce de lumière, montrant l'enfant, étendue sur son lit, toute rose de bonheur et profondément endormie ; mais Constance crut apercevoir un battement de cils. Un bas était pendu au pied de son lit. Tibby le chat s'était vite endormi au creux de son bras. Les tantes remplacèrent le bas vide par celui qu'elles avaient rempli. Elles regardèrent un instant l'enfant tendrement puis, d'un commun accord, se tournèrent vers la fenêtre ouverte. Ce soir, la vue avait été rarement aussi belle. A leurs pieds, les toits de la petite cité descendaient en pente raide jusqu'au port. La mer était si calme et la lune brillait si intensément qu'elles donnaient au ciel un aspect divin. Tout était si tranquille que le murmure de la mer arrivait jusqu'à elles presque aussi distinctement que si elles avaient été sur le rivage. Tout semblait suspendu en attente de quelque chose. "Il fait si chaud ce soir," dit Constance, "et la fenêtre est grande ouverte. Est ce qu'il ne faudrait pas la fermer ?" "Pas ce soir, dit Dorcas. Ne tire pas les rideaux non plus. Comme ça, demain matin, elle verra les bateaux." "Allons, Dorcas, viens te coucher maintenant," dit Constance en poussant sa sœur hors de la chambre d'une main ferme. Lorsqu'elles furent sorties, Polly ouvrit les yeux, s'assit sur son lit et regarda avec envie le bas rempli à ras bord. Se déplaçant avec précaution, pour ne pas réveiller Tibby, elle sauta au bas de son lit. Regarder dans son bas avant le matin de Noël n'aurait pas été honnête. Elle n'y avait d'ailleurs même pas pensé. Elle voulait simplement regarder si ce qu'elle avait demandé s'y trouvait. Elle recensa soigneusement les objets : La poupée. La souris. La pomme et

les noix. Le coquillage. Peut-être le ruban pour ses cheveux, il prenait si peu de place qu'elle n'en était pas sûre. La pelote à épingles. Quelque chose qu'elle n'avait pas demandé, mais en tout cas ce n'était pas des perles. Il n'y avait pas de perles ! Bien qu'elle ait été sûre qu'il n'y aurait pas de perles, elle sentit au fond d'elle-même une pointe de déception ; elle aurait tant aimé en avoir. Bon, tant pis. La souris en sucre était là, et en plus sur le dessus. Pour se consoler, elle s'en léchait déjà les babines. Elle se glissa à nouveau dans son lit bien chaud et attendit. Au bout de quelques instants, après avoir constaté que tout était silencieux, elle sortit de son lit, mit sa robe de chambre rouge, descendit l'escalier et alluma les deux chandeliers en argent qui se trouvaient sur la table de l'entrée en dessous du chapeau de grand-père. Elle fut un instant déconcertée de trouver la porte de devant fermée sans la clé, comme la porte de derrière, mais il en fallait plus pour arrêter Polly. Tournant la clé de la porte du salon, elle y entra, tira en arrière les rideaux, enleva le loquet et ouvrit la fenêtre en grand. Ensuite, elle ne retourna pas dans son lit. Elle se lova dans un coin du canapé et resta là à surveiller la fenêtre. La pleine lune était si brillante qu'elle pouvait distinguer les baies dans le houx du jardin. Derrière le petit arbre, les murs blanchis à la chaux des maisons de l'autre côté de la rue luisaient comme la neige. Les lumières orangées des fenêtres parmi les toits et les cheminées enneigées découpaient des formes étranges dans le ciel lumineux. Au début, elle entendit des bruits de pas dans la rue et des gens qui se souhaitaient un bon Noël. Elle entendit l'horloge de l'église sonner dix fois. Puis, les bruits de pas s'estompèrent et les carrés de lumière orangés s'effacèrent peu à peu des murs éclairés par la lune. Le silence s'étant établi, elle avait fini par s'assoupir et elle ne l'entendit pas venir. Soulevant ses paupières lourdes de sommeil, elle le vit debout, immobile au milieu de la rue, appuyé contre le mur blanc, très grand, enveloppé dans un manteau de couleur sombre, sa tête auréolée d'argent comme s'il arrivait du paradis Gabriel et la porte avait été fermée pour l'empêcher d'entrer, pensa-t-elle. Elle ne fut pas troublée de ne pas avoir entendu le bruit de ses ailes effleurées la maison. Mais elle eut quand même un instant d'hésitation : elle ne savait pas comment lui parler. Comment s'adresse-t-on à un archange ? "Monsieur" dit-elle enfin, "monsieur. Il traversa immédiatement la rue, ouvrit sans bruit la barrière, franchit le carré de pelouse et vint s'appuyer sur le rebord de la fenêtre. Elle vit que ce n'était absolument pas un ange mais un homme de haute taille, brun de visage et d'un certain âge, aussi âgé que ses tantes. Ce qu'elle avait pris pour une auréole était en réalité une magnifique perruque blanche. Si elle fut déçue, ce fut seulement l'espace d'un instant. "Etes-vous un roi mage ?" demanda-t-elle. "Cela dépend de ce que tu entends par sage ? il est vrai que j'ai beaucoup appris. As-tu un nom, petit lutin ?" "Polly Flowerdew" dit-elle. Il s'approcha un peu plus près et prit son menton entre son pouce et son index en tournant son visage vers le clair de lune. "Est-ce que le prénom de ton père est Roger ?" demanda-t-il. "Oui," dit Polly, "il est au paradis. Comme ma maman. Est-ce que vous voulez entrer ? La porte d'entrée est fermée à clé. Tante Dorcas et Tante Constance ont pris la clé en montant se coucher mais vous pouvez passer par la fenêtre." Il était mince et agile. Elle pensait qu'il en serait tout à fait capable. La porte donnant sur l'entrée était ouverte et il pouvait voir les chandeliers éclairant le "Chapeau" comme s'il était un objet d'adoration. Un magnifique sourire de reconnaissance apparut sur son visage. "Qu'avez-vous apporté ?" demanda Polly en réprimant un bâillement. "Est-ce que vous êtes celui qui apporte l'or ?" "Oui," dit-il, et sortant sa bourse de sa poche, il l'ouvrit. L'éclat des souverains qui s'y trouvaient fit cligner les yeux endormis. Puis il la referma et la posa sur la petite table à

côté du canapé. "Oui," pensa-t-il, il serait bon de la porter dans la maison. "Est-ce que tu ne devrais pas être au lit, jeune fille ?" "Qui laissera entrer les autres ?" demanda Polly. "Quels autres ?" demanda-t-il. "Les deux autres," dit Polly en baillant franchement. "Ecoute, si d'autres personnes se présentent, je les laisserai entrer," dit-il en la prenant dans ses bras. Plus tard, elle se souvint comme dans un rêve qu'il la montait sans bruit à l'étage et qu'il la mettait dans son lit avec Tibby.

Chapitre 5

Il retourna au salon et s'étendit sur le canapé, enveloppé dans son manteau. Il était couché les yeux fermés mais ne dormait pas. Comme Dorcas, il pensait au temps passé. Il avait été jeune et maintenant il était vieux. Les années s'étaient écoulées si vite. Il lui semblait même que le vieux canapé se trouvait exactement au même emplacement. Il fut réveillé par l'horloge de l'église sonnant onze heures et par la vision de la tête et des jambes d'un homme qui enjambait la fenêtre. Il se redressa et observa avec amabilité. "Monsieur, j'ai un pistolet dans ma poche". Une voix à l'accent étranger répondit avec la même amabilité. "Moi aussi, m'sieur" Dans ce cas, lequel de nous tirera le premier", demanda Tom. "M'sieur, je n'ai pas de munitions", dit le Français. "Permettez-moi d'abord de placer cette petite marque d'affection à l'intérieur du bas de l'enfant qui est certainement suspendu à côté de la cheminée". "Ma nièce Polly Flowerdew a pendu son bas au pied de son lit", dit Tom, "voulez-vous me confier votre cadeau". "Non", dit résolument le Français. "Comment pourrais-je franchir à nouveau cette fenêtre sans m'être assuré que vous raconterez tout ceci aux dames de la maison et qu'aucun voleur ne viendra leur faire du mal ?" "Vous êtes un roi mage, n'est -ce pas ?", dit Tom en se levant et en s'approchant de la fenêtre. "Voulez-vous entrer ?" Le français enjamba adroitement la fenêtre pendant que Tom allait prendre les chandeliers dans l'entrée pour les poser sur le manteau de la cheminée. Tom sortit de sa poche une petite boîte toute usée, l'ouvrit et lui montra la miniature qu'elle contenait. Le français regarda le fin visage en forme de cœur et sourit. "Polly a grandi", dit-il. "Ma mère, lorsqu'elle était jeune", dit Tom. "Vous avez tout à fait raison. Je suis un voleur. Je l'ai volé avant d'aller courir les mers" "M'sieur, je suis rassuré", dit le français. "Puis-je encore abuser de votre bonté et vous demander de remettre ce petit cadeau à votre nièce" Tom tendit sa grande main brune. La lumière des chandeliers fit resplendir un collier de turquoise bleues entremêlées de minuscules perles auquel était suspendue une petite croix en argent. "C'est un chapelet, un bel objet, un trésor que seule une princesse peut posséder." Tom posa le chapelet sur la table à côté de la bourse d'or. "Or et encens", dit-il. "Voulez-vous rester et boire un verre de vin avec moi ?" Le français acquiesça et Tom se dirigea sur la pointe des pieds vers la salle à manger, ouvrit la porte et se glissant dans la pièce, trouva les verres de vin et la vieille carafe au même endroit qu'autrefois, sur le chiffonnier, à côté de la boîte à biscuit en argent. Il apporta la carafe et les verres au salon, mit de nouvelles bûches sur les braises qui s'éteignaient et tira le vieux fauteuil à côté du feu. Il y installa son invité et servit le vin. Tout en dégustant son verre de vin, il commença à lui parler sans réserve des pays qu'il avait parcourus, des villes qu'il avait visitées, de ses aventures à travers terre et mer jusqu'à ce que son compagnon commence à son tour à lui parler. Lorsque Minuit sonna, il avait tout dit. Les hommes sont étranges, pensa Tom en regardant le feu. Je n'aurais pu dire à personne que ma femme et mon fils étaient morts, même à mon meilleur ami. Il me faut tellement de temps pour accepter les mauvaises nouvelles. Cet homme est si désespéré. Le dernier coup de minuit retentit et dans le silence qui suivit, il y eut un bruit fracassant aux alentours de la cuisine. "Le chat a renversé le lait", dit le français. "Le chat est en haut avec Polly", dit Tom. Il se leva et se dirigea à pas feutrés vers la cuisine. La fenêtre était hermétiquement close. Il n'y avait personne. Il poussa jusqu'au garde-manger et vit que le fenestron avait été cassée à l'aide d'une pierre. Une vieille main sale et décharnée était passée au travers et s'emparait d'un quignon de pain. La main se retira puis apparut à nouveau pour se refermer sur un saucisson. La main de Tom se referma

sur le poignet. De l'autre côté, il n'y eut pas de cri de frayeur mais une série de jurons dont la fureur et l'abondance enchantèrent Tom. Il lui sembla même reconnaître une voix familière. Il s'approcha en s'appuyant sur le rebord de la fenêtre et découvrit, dans le clair de lune, un visage qui, en dépit de son grand âge et malgré toutes ces années, avait peu changé. "Chiffonnier," s'exclama-t-il joyeusement. "Dieu soit loué, Chiffonnier est encore de ce monde". "Mais pas pour longtemps," dit le chiffonnier malicieusement, "et je ne vais quand même pas souffrir de la faim pour mon dernier Noël, ni de soif non plus". "Tu ne risques pas de mourir de soif, chiffonnier" dit Tom. "Tu es saoul comme un polonais. Mais aujourd'hui, tu es un roi mage. Alors entre par la fenêtre du salon et installe-toi confortablement. Il y a de la tarte aux pommes, du rôti froid avec des cornichons et du miel. Tu peux manger tout ce que tu veux. Te souviens-tu de moi ?" "J'ai appris ton retour, Tom Flowerdew," dit joyeusement le chiffonnier. "Tu ne veux pas te débarrasser d'une mauvaise pièce." Il disparut et se présenta à la fenêtre du salon juste avant que Tom y arrive. Le Français l'aida à enjamber la fenêtre et l'installa dans le fauteuil pendant que Tom s'apprêtait à assister au festin. Ils le regardèrent manger avec beaucoup de plaisir. "Ce sont des cadeaux de Noël qui sont posés sur la table à côté de ton bras. Ils sont pour mes sœurs et pour Polly. De l'or et de l'encens." Le chiffonnier y jeta un coup d'œil, hocha la tête mais ne fit aucun commentaire. Lorsqu'il eut terminé, il dit à voix haute "Amen" et s'essuya la barbe avec un chiffon en lambeaux qui devait aussi lui servir de mouchoir. Puis il se leva pour s'en aller. Tom et le Français glissèrent en même temps la main dans leurs poches, espérant y trouver une petite pièce pour le chiffonnier mais lorsqu'ils croisèrent à nouveau son regard, ils éprouvèrent un étrange respect et ils n'osèrent pas finir leur geste. Lui offrir de l'argent l'aurait blessé, car en cet instant, il se dégageait de cet homme une étrange majesté. Debout dans la lumière des bougies, éclairé par le clair de lune, il ressemblait à un squelette mais il y avait quelque chose de royal dans cette longue silhouette voutée. Toute la sagesse des siècles était contenue dans sa barbe blanche et dans la profondeur de son regard. Il regarda la bourse, puis les perles et posa deux doigts osseux sur la table. "Rien," dit-il "Rien. Ne dites rien aux demoiselles. Au royaume des cieux, les morts revivront et les pauvres deviendront riches." Et sur ces mots, il sortit de la pièce. Dans la douceur de la nuit, ils purent entendre le bruit tenu de la jambe de bois descendant la rue déserte. "Je ne pense pas que nous le reverrons," dit Tom. "Quand il a mis ses doigts sur la table, Balthazar y a déposé la myrrhe," dit le Français. "Il a offert sa mort pour enrichir leurs vies, comprenez-vous ?"

Chapitre 7

On aurait pu penser que l'état du salon, les miettes sur le tapis, les verres vides sur la cheminée et la vaisselle entassée dans le foyer auraient bouleversé l'esprit bien ordonné de Dorcas et qu'après sa rencontre avec le marin, qui avait regardé l'argenterie avec beaucoup d'intérêt, Constance aurait dû éprouvé un peu d'inquiétude. Cependant, il n'en était rien. La paix régnait sur la maison et elles étaient plongées dans un profond sommeil comme Polly. Toby et Polly ne se réveillèrent que lorsque la clarté de l'aube naissante atteignit leurs yeux au travers de la fenêtre sans rideau. C'était la première lueur de l'aube, pale et mystérieuse, mais la lumière n'était pas suffisante pour que Polly puisse voir les contours bosselés de son bas. Surmontant sa déception de ne pas avoir de perles, elle se glissa rapidement hors de ses couvertures et se jeta dessus avec jubilation. Regagnant son petit nid bien chaud au côté de Tibby, elle le tint sens-dessous et le secoua joyusement. Il y avait des perles. Tom était monté dans la nuit. La première chose qui tomba du bas fut le collier de perles et de turquoises brillant de mille feux. C'était dommage que seul Tibby soit là pour voir son émerveillement car c'était un beau spectacle. Elle riait, elle chantait à perdre haleine, elle sautait de joie. Elle embrassait les perles, elle les tenait contre sa joue et enfin elle les accrocha autour de son cou. Ensuite, elle salua poliment tous les autres trésors. La souris en sucre, le ruban rouge, la pomme et les trois noix dorées, la poupée, le coquillage, la pelote d'épingles et un cadeau inattendu : une bourse en filet contenant six pièces d'argent. Il y avait maintenant plus de lumière et Polly prit conscience de quelque chose d'inhabituel dans cette aurore nouvelle. Toutes les couleurs de l'arc en ciel semblaient réunies dans le ciel. Elle s'élança hors de son lit et courut à la fenêtre. Le soleil n'était pas encore apparu sur la mer. Au-dessus de la bande marron de l'horizon, les couleurs dispersées au milieu de nuages rosis par le soleil passaient de l'ambre à la couleur du crocus, puis à celle d'un vert très pâle jusqu'à un bleu de jacinthe. L'étoile du matin brillait encore et quand Polly ouvrit la fenêtre, l'air était vif et frais. Elle se pencha pour respirer l'air vivifiant du matin. Au même moment, tous les coqs se mirent à chanter. Soudain ses lèvres s'ouvrirent de surprise, elle sentit le sang bourdonner à ses oreilles et une vague de chaleur l'envahit jusqu'au bout de ses doigts d'enfant. Elle se pencha davantage, ses yeux écarquillés ; trois bateaux voguaient en direction du port. L'un avait une voile rouge, l'autre une voile marron et le troisième avait une voile semblable à l'aile d'un cygne. Polly fut debout en un clin d'œil. Saisissant son manteau, elle descendit les marches à toute vitesse et entra dans le salon. Rien ne peut paraître surprenant un jour de Noël. Elle ne fut donc pas étonnée de voir que son ami le français avait rejoint le premier roi mage et que tous deux s'étaient vite endormis. L'un se trouvait sur le canapé avec un pied sur le plus beau coussin en brocard de Tante Dorcas et l'autre était installé dans le plus beau fauteuil avec son pied posé sur le manteau de la cheminée. Elle les secoua pour les réveiller et leur dit que c'était le matin de Noël et que trois bateaux arrivaient. Elle les secoua jusqu'à ce qu'ils eussent enfin compris ce qu'elle disait. Puis elle les poussa dehors dans la rue. Les deux hommes sur ses talons titubant de sommeil, elle descendit la colline en courant, son manteau rouge flottant derrière elle et les perles pendues autour de son cou se balançant au gré de sa course étincelant dans la clarté matinale. Ils arrivèrent au port au moment où les bateaux y entraient en douceur, après avoir affalé leurs voiles. Les deux hommes et Polly descendirent en courant sur la jetée et attendirent debout, le cœur battant, pendant que les bateaux glissaient vers eux avec un grand calme et une grande sérénité. Des pêcheurs composaient l'équipage mais sur le pont du troisième bateau, une dame enveloppée dans un manteau bleu et un enfant avec des

cheveux dorés se tenaient debout. Bientôt ils purent distinguer le visage de la dame. Soudain le français poussa un grand cri, un cri si sauvage et si profond qu'il sembla déchirer le ciel fleuri en mille morceaux, apportant d'un coup toute la lumière de l'aurore et les plongeant brusquement dans la plus grande confusion. Il sauta sur le pont du troisième bateau. Polly se précipita dans les bras de son oncle et enfouit son visage au creux de son épaule pour ne pas voir ce qui allait se passer. Quand elle releva la tête, le soleil s'était levé et toutes les cloches de la ville carillonnaient. Elles faisaient tant de bruit qu'il lui sembla que les cloches de la terre entière s'étaient mises à sonner sur terre et sur mer. Les marins chantaient comme pour faire avancer les bateaux plus vite. Tom et Polly chantaient à l'unisson et tout le monde sur terre reprenait :

*Et toutes les âmes sur terre chanteront,
le jour de Noël
Et toutes les âmes sur terre chanteront,
le matin de Noël*

Chapitre 8

Pendant ce temps à Holly Cottage, Constance s'était réveillée. "Lève-toi, Dorcas !" cria-t-elle en la secouant. "J'ai vu les trois bateaux !" "Que dis-tu ?" demanda Dorcas d'une voix ensommeillée. "Quand j'ai ouvert les rideaux, j'ai vu les trois bateaux dans le port. Réveille-toi, Dorcas !" "Trois bateaux ?" dit-elle en s'asseyant. "Que de bruit pour rien. Il y a souvent des bateaux dans le port." Cela lui paraissait tout à fait normal. Constance s'énerva. "Ecoute les cloches !" dit-elle "Les cloches de la terre entière !" "Ne dis pas de bêtises," dit Dorcas. "Ce sont seulement nos propres cloches. Elles sonnent toujours le matin de Noël" "Pas comme ça," dit Constance. "Lève-toi, Dorcas. Polly n'est pas dans la maison. Je suis descendue au rez-de-chaussée et il y a eu des hommes dans le salon, cette nuit. Ça sent le tabac et le vin. Ton beau coussin en brocart est tout froissé. Il y a de la vaisselle sale devant la cheminée et une bourse d'or sur la table." Cela mit Dorcas en colère. Elle sortit de son lit en un éclair et cinq minutes après elles étaient toutes les deux habillées. Elles venaient juste d'enlever d'un geste rapide leurs bigoudis de leurs cheveux lorsqu'elles entendirent des gens courir dans la rue. "Mets ton manteau et ton bonnet, Constance", dit Dorcas. Elle s'était habillée près de la fenêtre d'où elle avait pu jeter un coup d'œil sur les bateaux. Il n'y avait que trois bateaux de pêche mais leurs reflets dans l'eau calme du port étaient d'une grande beauté. Qui était arrivé au port de bon matin, au moment où les coqs s'étaient mis à chanter ? Les cloches sonnaient à toute volée. Il y avait encore des gens qui couraient dans la rue. "Viens vite, Constance," dit-elle. "Prends la clé de la porte d'entrée avec toi et viens vite" Jetant à peine un regard à l'état du salon, elles se retrouvèrent dehors dans la lumière éclatante du soleil de Fish Street. Les cloches carillonnaient plus joyeusement que jamais et tout le monde descendait la colline en courant. Il y avait plein d'enfants et ils riaient tous de bonheur. "Qui est-ce ?" demanda Constance en criant à un garçon qui passait en courant. "Un petit enfant et sa mère ont débarqué", dit le garçon. "Est ce qu'on sait qui c'est ?" "Le Français est agenouillé sur le pont du bateau et embrasse le bord de sa jupe," répondit une autre voix. Et une troisième voix s'écria, "Tom Flowerdew est de retour." Dorcas et Constance se mirent à courir. Dans Fish Street, il y avait un angle, et en tournant le coin de la rue, elles les virent en train de gravir la colline. Une belle femme habillée d'un manteau bleu tenait par la main un petit garçon aux cheveux dorés. Elle souriait à la vue de cette foule en train de courir et de ces enfants riant aux éclats. Deux hommes de haute taille se tenaient à ses côtés. Un instant, Constance eut l'impression qu'ils étaient trois mais en regardant bien, elle constata qu'ils n'étaient que deux. Derrière eux, le ciel et la mer se paraient d'or et de bleu. Les enfants semblaient danser sur un air entraînant.

*Réjouissons-nous tous de toutes nos forces
En ce jour de Noël, en ce jour de Noël,
Laissons éclater toute notre joie
En ce matin de Noël*